

LE COUP DE BILL'ART DU SOIR

Témoignages «vivants»

Par Kader Bakou

Mohamed Rédha Djender accueille des artistes dans sa «Douéra». Ce soir-là, un des invités est l'acteur et comédien Abdelkrim Beriber. A un certain moment, Djender lui demande à quelle période de l'histoire de l'humanité il aurait voulu vivre. Beriber répond sans hésiter qu'il aurait voulu vivre durant la période de la guerre de Libération nationale pour contribuer activement à la libération de l'Algérie. Mohamed Rédha lui demande alors à la place de quel héros de la Révolution algérienne il aurait souhaité être. Abdelkrim Beriber lui répond qu'il les respecte tous et lui fait comprendre que même dans l'imagination, il n'ose pas se comparer à des héros de leur trempe. Le jour de la diffusion (samedi) de cette émission TV, Abdelkrim Beriber était déjà mort et a rejoint dans l'au-delà ces héros de la Révolution qu'il respecte tant.

Une autre invitée de la «Douéra» est une comédienne de théâtre. Mohamed Rédha lui demande quel est le plus beau jour de sa vie (il pose les mêmes questions aux invités). Cette comédienne, qui a incarné *Aouïcha* dans la pièce *El Herraz*, répond sans hésiter que c'est le jour de son mariage.

Mohamed Rédha lui demande, si ce n'est pas indiscret, de révéler le nom de son mari. Elle lui répond, qu'au contraire, c'est un plaisir de parler d'un homme aussi formidable que son mari, Hassan Bachir Chérif, le directeur du journal *La Tribune*.

Entre-temps, Bachir Chérif est décédé. Cette émission TV, par un étrange hasard, est devenue un témoignage «vivant» sur les qualités humaines de deux personnalités. Bachir Chérif et Abdelkrim Beriber.

K. B.
kaderbakou@yahoo.frCENTENAIRE DE MOULoud MAMMERI
L'écrivain et la promotion
de la culture amazighe

Mouloud Mammeri «est un intellectuel de première heure qui a tout fait pour la promotion de la culture amazighe», a souligné, dernièrement, à Oran, le cinéaste, critique et universitaire Ahmed Bedjaoui.

Dans une communication intitulée «Mouloud Mammeri, témoin, acteur et pionnier d'histoire populaire», animée dans le cadre d'un colloque national de deux jours organisé au Théâtre régional d'Oran Abdelkader-Alloula, dans le cadre de la célébration du centenaire de la naissance de l'écrivain (1917-2017), Ahmed Bedjaoui a rappelé que Mouloud Mammeri était un grand cinéphilie, doté d'une profonde culture cinématographique et un homme d'écrit et d'image, le qualifiant également de précurseur du cinéma amazighe. Il a cité, dans ce sens, l'adaptation au cinéma de son œuvre *L'Opium et le Bâton*, vu par des millions de spectateurs et les documentaires *L'Aube des Damnés* et *Combien je vous aime*, commenté par Abdelkader Alloula et réalisé par Azzedine Meddour. Pour M. Bedjaoui, «Mouloud Mammeri a apporté au cinéma une profondeur littéraire et a été un pionnier dans ce domaine».

Le cinéaste et réalisateur Ahmed Rachedi a, pour sa part, parlé de son expérience avec l'adaptation de *L'Opium et le Bâton* à l'écran. Pour lui, le film allait être l'éditorial du cinéma algérien, soulignant que «l'écrivain n'est jamais intervenu dans le scénario», tout en regrettant que le film n'a pas été fait dans la langue amazighe.

Parlant de *L'Aube des damnés*, M. Rachedi a indiqué que Mouloud Mammeri a écrit le commentaire sans avoir vu une image du film et que celui-ci concordait parfaitement, point par point, au documentaire.

Pour sa part, le réalisateur et pro-

ducteur Belkacem Hadjadj a mis en évidence la dimension anthropologique de Mammeri, soulignant : «Il a passé beaucoup de son temps à parler de culture populaire, car il savait que la culture algérienne s'était réfugiée dans l'oralité.» «C'est une chance pour le cinéma que l'oralité est encore vivace, car elle permet de mettre en œuvre au public une image mentale et l'intérêt du cinéaste est de reproduire ce schéma», a-t-il ajouté.

Le membre du comité scientifique de cette manifestation, Melha Benbrahim Benhamadouche a soutenu que «Mouloud Mammeri est l'avocat infatigable de la culture amazighe qui a redonné la voix à cette culture millénaire». L'universitaire Abdelmadjid Bali, également membre du comité scientifique, a souligné que «cette célébration n'aura pu avoir de sens que si elle est accompagnée d'une réappropriation de la pensée de Mammeri et la réhabilitation totale de notre culture nationale», recommandant de recourir aux démarches scientifiques pour toute collecte et préservation du patrimoine et en finir avec la subjectivité.

Pour le cinéaste et universitaire Mohamed Bensalah, «l'opportunité de cette manifestation est de passer d'une culture linguistique, celle du signe, à une culture paralinguistique, le cinéma et le théâtre notamment».

Pour lui, «Mouloud Mammeri est un militant de la culture et cet hommage est l'aboutissement de son œuvre et de sa lutte pour l'amazighité», appelant à mettre à la disposition des Algériens, notamment les jeunes, tout ce qui a été écrit sur Mammeri, «un intellectuel à l'œuvre protéiforme, à l'honnêteté indéniable». «Il faut revivifier la culture et l'œuvre de cet auteur polyvalent», a-t-il préconisé.

PORT DE TIGZIRT (TIZI-OUZOU)
Mercredi 16 août à 22h : Concert de Mourad Guerbas.
GALERIE MOHAMMED-RACIM (ALGER-CENTRE)
Jusqu'au 26 août : Exposition (rétrospective) de l'artiste plasticien

SALLE IBN-ZEYDOUN DE RIADH-EL- FETH (EL-MADANIA, ALGER)
Jeudi 17 août à 19h : Concert de l'artiste Ben Nacer.
Entrée : 500 DA.

Talbi Akacha.
THÉÂTRE DE PLEIN AIR CASIF (SIDI FREDJ, ALGER)
Mardi 15 août : Concerts des groupes Imzad, Raïna Rai.
THÉÂTRE DE VERDURE HASNI CHAKROUN (ORAN)

Mardi 15 août : Concerts de Cheb Wahid, Cheb Kader, Ouari Sghir, Nouri El Wahrani.
Mercredi 16 août : Concerts de Kader Barigou, Houari Bachir, Cheikh Naâm et Abdelkader Adda.
GALERIE SIRIUS (139, BD KRIM-

BELKACEM, TÉLEMLY. ALGER-CENTRE)
Jusqu'à la fin du mois d'août : Exposition de peinture «De toits à moi» de Valentina Ghanem Pavlovskaya, en hommage à l'artiste Valentin Vasilivitch Pavlovsk.

CINÉMA

Good Luck Algeria au Festival
de Khouribga au Maroc

L'Algérie, un pays d'Afrique, a participé aux Jeux olympiques d'hiver de Turin en 2006. Cela a été rendu possible grâce à la ténacité et à la passion d'une poignée d'hommes. Cette exaltante aventure est racontée dans le long-métrage de fiction Good Luck Algeria (Bonne chance Algérie) de Farid Bentoumi.

Ce film, à voir absolument, a été sélectionné en compétition officielle du 20^e Festival du cinéma africain de Khouribga, au Maroc, prévu du 9 au 16 septembre, ont annoncé, dernièrement, les organisateurs.

Sorti en 2016, *Good Luck Algeria* relate, donc, l'histoire vraie d'un Algérien de France qualifié après de multiples péripéties aux Jeux olympiques d'hiver et qui a participé sous la bannière algérienne. Samir, un ancien skieur, et Stéphane, deux amis de Grenoble, fabriquent des skis de fond de compétition de haute qualité. Leur entreprise est au bord de la faillite le jour où l'athlète suédois qui devait participer aux Jeux olympiques avec des skis de leur marque décide de se tourner vers un autre fabricant.

Stéphane convainc alors Samir de reprendre le

ski de fond et de tenter de se qualifier lui-même pour les Jeux olympiques sous les couleurs de l'Algérie, le pays de son père. C'est un défi immense car «Sam», qui a passé la quarantaine, n'est plus aussi en forme que par le passé.

La fédération algérienne lui promet une aide pour ses frais sportifs, ce qui va lui donner l'occasion de revenir en Algérie et de redécouvrir ses racines et sa famille, lui qui ne parle même pas l'arabe. Le défi est immense, tant sur le plan physique mais aussi la survie de l'entreprise dépend de sa réussite. Son père y croit et prépare aussi un beau cadeau à Sam : lui offrir tous ses oliviers au bled pour qu'il redevienne un jour, comme lui, un paysan algérien fier de ses racines et de ses valeurs ancestrales.

Good Luck Algeria a déjà remporté en 2016 le



Prix spécial du jury au 32^e Festival du cinéma méditerranéen d'Alexandrie (Egypte) ainsi que le Prix du public du 27^e Festival du film arabe de Fameck (France).

Children of Mountain de la Ghanéenne Priscilla Anany, «Félicité» du Sénégalais Alain Gomis, *Frontières* de la Burkinabé Apolline Traoré, *Hedi, un vent de liberté* du Tunisien Mohamed Ben Attia, *Un jour pour les femmes* de l'Égyptienne Kamla Abou Dikra et «Kalushi» du Sud-Africain Mandela Walter figurent parmi des films en provenance de 13 pays africains retenus en sélection officielle de la 20^e édition du Festival du cinéma

africain de Khourigba. Au programme de la manifestation figure également un colloque sur le thème de «l'identité dans le cinéma africain» qui sera animé par des critiques, universitaires et experts cinématographiques du continent. Créé en 1977, le Festival du cinéma africain de Khouribga, comme son nom l'indique, est dédié aux productions cinématographiques africaines.

L'objectif est notamment de donner aux productions cinématographiques africaines plus de visibilité et de leur offrir un espace d'échange et de débat sur la créativité dans le 7^e art sur le continent.

Kader B.

ROCK

40 ans après sa mort,
l'Amérique célèbre toujours Elvis Presley

Il a beau être mort il y a 40 ans, Elvis Presley, figure emblématique de la musique américaine et du rock'n roll, continue de dominer la culture populaire américaine grâce à ses ventes de disques et une popularité toujours intacte. 50 000 fans sont attendus à Graceland, sa célèbre résidence à Memphis, dans le Tennessee, 40 ans après sa disparition, le 16 août 1977. Avec plus de un milliard d'albums écoulés, Elvis est considéré comme l'artiste ayant le plus vendu de disques de l'histoire de la musique. En 2016, le magazine *Forbes* l'a classé 4^e au classement des célébrités mortes produisant le plus de revenus, avec un million d'albums écoulés cette année-là pour 27 millions de dollars rapportés.

«Dites le prénom «Elvis» à Pékin, au Nicaragua, en Estonie ou aux Fidji, tout le monde le connaît, quelles que soient leur langue ou leur culture», assure Ted Harrison, auteur de deux livres sur le chanteur. Sa voix unique et son style particulier, mélange de rhythm and blues, de country, de gospel et de blues lui ont permis de franchir les barrières ethniques et sociales de l'époque.

Ses célèbres mouvements du bassin lui vaudront le surnom de «Elvis the Pelvis», lui qui est devenu un objet de fantasme pour de nombreuses femmes grâce à son charisme et son sex-appeal.

Son apport au monde de la musique a été tel que les plus grands, des Beatles aux Rolling Stones, ont été inspirés par ses chansons. «L'entendre

pour la première fois était comme sortir de prison», a ainsi dit de lui Bob Dylan. Ses tubes comme *Heartbreak Hotel*, *Hound Dog*, *Jailhouse Rock* et *Are You Lonesome Tonight*, édités et réédités à tour de bras, ont traversé les époques.

Plus de 20 millions de touristes ont visité Graceland, sa maison mythique, ouverte au public en 1982 par son ancienne femme Priscilla, la mère de sa fille Lisa Marie. Les fans les plus dévoués, souvent en larmes, se pressent pour déposer des fleurs et lui rendre hommage devant sa tombe à Graceland, où Elvis repose à côté de ses parents, Gladys et Vernon et de sa grand-mère Minnie Mae. 600 000 personnes y viennent chaque année, ce qui permet à la ville de Memphis de gagner quelque 150 millions de dollars. Et cela ne devrait pas s'arrêter. En mars, un complexe hôtelier géant de 160 000 m², ayant coûté 150 millions de dollars, a vu le jour.

«Pour notre génération, sa musique nous transcende, il n'y a rien de mieux que Hound Dog», raconte Stephanie Harris, une vendeuse d'assurances venue spécialement du Michigan. Valises, décorations de Noël... Dans le centre de Memphis, tout peut s'acheter à l'effigie du King, dont les posters en taille réelle vous accueillent à l'entrée des magasins ou des bars qui jouent sa musique.

«C'est la star de toutes les stars», assure Lisa Bseiso, fondatrice du fan club officiel d'Elvis Presley au Qatar, son pays d'origine. «C'est pour ça qu'il

reste un phénomène, quarante ans après sa mort. Il est toujours aussi puissant et aimant.»

Fruit de l'union d'un chauffeur de camion et d'une couturière, Elvis Presley est né le 8 janvier 1935 dans une petite maison de Tupelo, dans le Mississippi. En 1948, il déménage à Memphis où il décroche son bac avant d'enregistrer son premier disque à 19 ans et devenir instantanément une star. La musique de ce jeune rebelle, dont le déhanché suggestif faisait s'étouffer de rage les conservateurs, passait outre les divisions d'un Sud encore soumis à la ségrégation raciale. «Pour beaucoup d'Américains blancs, le plus grave était qu'il prenait la musique noire pour la rendre populaire», explique Ted Harrison. Puis est survenu un passage de deux ans dans l'armée américaine pendant la Guerre froide, où Elvis est fait sergent et envoyé en Allemagne de l'Ouest. A son retour, il devient un artiste familial et respectable. Et de la même manière qu'il avait représenté le rêve américain — un enfant pauvre devenu tellement riche qu'il offrait des Cadillac aux inconnus dans la rue —, il a également symbolisé la décadence américaine.

Sur la fin de sa carrière, un King en surpoids, devenu accro aux médicaments, vivait totalement reclus, comme l'ombre de la gloire qu'il avait autrefois été. Affaibli par de mauvais choix de carrière, Elvis voyait sa santé décliner. Son dernier concert s'est tenu le 25 juin 1977 à Indianapolis. Le 16 août, il est retrouvé mort dans sa salle de bains.

Actucult